

XYZ. La revue de la nouvelle

Passez au salon!

Claude Bolduc



Number 90, Summer 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3151ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bolduc, C. (2007). Passez au salon! XYZ. *La revue de la nouvelle*, (90), 33–40.

Passez au salon ! Claude Bolduc

LES SIÈGES EN PLASTIQUE, c'est bon pour les toilettes ! On veut des fauteuils ! C'est déjà difficile de rester ici, s'il faut en plus s'aplatir les fesses jusqu'à l'intestin ! C'est long, c'est long...

Mine de rien, une dame entre deux âges s'approche. Elle porte une veste longue et extravagante ainsi qu'un chapeau évoquant un bouquet de fleurs. Elle contemple tout ce que les étalages ont à lui offrir, tantôt effleurant un contour, tantôt palpant la marchandise.

La voilà ! Vite, un sourire ! Et cache-moi ce crayon ! Elle ralentit le pas et s'efforce de garder son attention sur la marchandise. C'était écrit dans le ciel : nos regards finissent par se croiser.

— Bonjour ! lancé-je d'une voix qui n'a rien à envier aux fleurs de son chapeau.

Coincée, elle doit répondre :

— Bonjour.

— Seriez-vous amatrice de...

— Oh ! vous savez, je ne fais que passer ! Je vais revenir demain. Pfuuit ! Partie. Habile, la dame. Elle en a vu d'autres.

Des hommes, des femmes défilent au ralenti. Des vieux, des jeunes. Des gens chic, des gens négligés. L'air souriant, l'air morose. Ça regarde la marchandise d'un côté et de l'autre, feignant, la plupart du temps, l'intérêt. Mais dès qu'on les fixe dans les yeux, ils détournent la tête et détalent comme des chevreuils.

Voici venir un jeune homme apparemment prêt à dépenser. D'un côté et de l'autre se promène l'œil qui émerge de son toupet. Il... il s'arrête chez le voisin ! Et il lui parle ! Misère ! Il n'aurait pas pu aller aux toilettes, celui-là ?

Tel un troupeau reluquant de verts pâturages, les gens passent en dépit des sourires que je sème à tout vent. C'est long, c'est long...

Il y en a au moins un qui ne semble pas trouver le temps long. Mon éditeur a adopté sa pose traditionnelle des salons du livre. Assis au fond du stand, un livre sur les genoux, le coude sur une

tablette, la main appuyée sur le front de façon à ce qu'elle cache ses yeux. Il roupille, ni vu ni connu.

Ça alors ! Trois personnes chez le voisin d'en face ! Chanceux ! Qu'est-ce qu'il peut bien avoir de plus que moi ? Son emplacement, peut-être ? Il tombe tout naturellement dans la mire des passants ? C'est injuste que je sois aussi mal placé ! Je vais en parler à mon éditeur pour qu'il aille se plaindre à la direction. Quoique... pendant qu'il dort, je peux méditer en paix. Demain, peut-être.

Salaud ! Il a vendu un livre !... Deux ! C'est toujours les mêmes ! Jamais moi ! Fichu métier ! Ses clients se rendent à la caisse, mon rival rempoche son crayon, me lance un petit sourire. Baveux !

Ma voisine de droite parle avec une bande de jeunes. Quand elle les aura bien gavés de paroles, ils n'auront plus le goût de s'arrêter ici. Le problème, c'est que je ne suis pas au début d'une allée. Quand les gens arrivent devant moi, leur sac est plein ou leurs poches sont vides. C'est fatigant, à la fin, de voir tous ces gens passer sans s'arrêter. Je comprends mieux la mine déconfite des singes dans les zoos.

Le temps, dans un salon du livre, c'est comme un sablier qui a pris l'humidité et dont les grains agglutinés forment un bouchon.

Ah ! si la voisine n'était pas là... C'est toujours pareil, les salons ! Dès qu'il y a quelqu'un d'autre, je ne vends plus. Le vrai problème, c'est la concurrence. Il y en a trop. Il faudrait légiférer. Premièrement, les auteurs étrangers, hop ! dehors ! Puis, les vedettes. Que voulez-vous qu'une vedette, déjà riche, vienne faire dans un salon ? Que veulent dire pour elles quelques dizaines d'exemplaires vendus de plus ? Devraient rester chez elles, à écrire, puisque ça marche tout seul, leur affaire ! C'est la même chose pour les grosses maisons d'édition. Ça marche tout seul, alors pourquoi venir embêter les autres ? Et puis, et puis, que dire de...

— Scusez-moi, vous auriez pas *La marquise de la dentelle bleue* ?

— Non, désolé.

— Savez-vous c'est où ?

— Euh... non. Vraiment désolé, mais je n'ai pas encore eu le temps de faire le tour.

— Merci.

Pas même un regard sur mes livres. C'est à désespérer. Encore un cas de concurrence déloyale. Les histoires à l'eau de rose devraient avoir leur propre salon afin que nous, les littérateurs, puissions nous concentrer sur le vrai public.

Ouais, commence à faire chaud ici. Mais... Oh oh! Que vois-je? Quatre heures. Libre! Je suis libre! Enfin! À moi les grands espaces! Hop! Hop! Tralala! Et mon éditeur qui est réveillé! Allez, salut mon vieux! On se revoit demain matin.

Bien! Fendons les flots, souquons vers la sortie. Viande! Ma voisine va manquer d'air sous ses fans! Hop! Hop! Le métier d'écrivain demande de bonnes qualités athlétiques, ne serait-ce que pour traverser les nuées de fans des autres. Euh... la sortie, c'est... à gauche, oui.

Oh merde! Quelqu'un à ma table, là-bas! Zut! retraverser la foule... Il prend un de mes livres! Vite! Fends les flots! Oups! pardon, madame! Je... je...

Le type vient de remettre mon livre à sa place. Il jette un coup d'œil à mon ex-voisine de droite qui, telle la tige d'une immense grappe de raisins, disparaît sous le grouillement de ses lecteurs. Le type se ravise, puis se rend chez mon ex-voisin d'en face.

Pffff... Bon, alors cette fois je sors. Et pas question de me promener dans Montréal ce soir. Du monde, j'en ai assez vu. Direction le petit hôtel pas cher. Ce sera un cas de manger-télé-dodo.



L'univers se compose d'un stand, minuscule tache de couleur dans un océan de blancheur. Assis à l'unique table de l'univers, lui. L'Écrivain. Seul. Déterminé.

Ébloui, il bat des paupières. Un geste simple, instantané, mais qui donne l'impression de durer une éternité. Quand de nouveau il peut regarder, une foule immense défile devant lui. Pêle-mêle ou en rangs bien ordonnés, en un front large d'une dizaine d'individus, ils forment une immense procession. Aussi loin que porte la vue, de petits points s'agitent et marchent en direction de l'Écrivain, tel l'arrière-train d'une chenille sans fin.

Des petits, des grands, des hommes, des femmes, certains portent des costumes opulents tandis que d'autres sont vêtus de haillons. Tous vont d'un pas lent et incertain, leur visage impassible tourné vers l'infini. Ils sont tellement nombreux que même si aucun ne semble parler, une rumeur plane au-dessus de la foule, une longue plainte dont les échos s'entremêlent et s'entrelacent.

Tant de gens, tant de gens ! L'Écrivain se tortille sur sa chaise, lance des sourires à la foule gigantesque. Parfois on jette un coup d'œil hautain sur ses livres pour aussitôt s'en détourner, l'air pincé. Et plus on l'ignore, plus l'Écrivain se sent tout petit sur sa chaise. Il se ratatine, il fond, bientôt il ne pourra plus regarder par-dessus la table.

D'un côté comme de l'autre, l'extrémité du défilé se perd dans l'infini. Des gens en veston-cravate, des ouvriers avec leur casque de construction, des touristes qui prennent des photos du néant. Le murmure se gonfle, et bientôt apparaissent, vêtus de toges, des poètes maudits qui déclament des vers sombres, puis des religieux qui se flagellent à chaque pas.

Et tous, absolument tous, regardent ailleurs que du côté de l'Écrivain, dont les doigts sont crispés sur le rebord de la table. Certains visages, à la sauvette, le considèrent d'un air moqueur, d'autres d'un air boudeur, avant de retourner à la contemplation du vide comme si l'univers était peuplé de choses passionnantes.

L'Écrivain est devenu minuscule sur sa chaise. Happé par les tourbillons d'air de la foule en mouvement, il va s'envoler, chuter, se blesser. Il cherche à se cramponner à son crayon, mais ses petites mains sont impuissantes à l'encercler. L'Écrivain glisse et glisse et glisse pendant que son crayon roule sur lui. Désespéré, vaincu, il pousse un grand hurlement...

Puis se réveille dans le lit moite de sa chambre d'hôtel, la tête au-dessus du vide, une couverture enroulée autour de son corps.



Aujourd'hui sera un bon jour car, déjà, il y a du monde à profusion. Toujours le même défilé, à croire que le salon n'a pas fermé de la nuit.

Mon éditeur est parti chercher du café et discuter avec quelques copains. Dans le fond, je préfère ça. Je me sens plus libre d'aborder les gens à ma façon sans avoir à dévoiler mes astuces.

Encore une fois, hélas ! je suis entouré de voisins. De rivaux, je veux dire. Pas les mêmes qu'hier, cependant. Voilà ! c'est un avantage, ça ! Je me suis fait la main hier, alors que les autres sont à froid. Oh oui ! que je suis prêt ! Je suis une bête à l'affût, un prédateur, un vautour sur son perchoir, les yeux grands comme ceux d'un hibou. Gare, petit client ! Mon nom est légion et je déferlerai sur toi et te vendr...

— Bonjour. Donc, vous avez écrit ceci ?

— Ça. Et ça. Et ça encore.

— Vous êtes prolifique.

— Plutôt.

— Et ça coûte combien ?

— Vingt dollars. Plus la part du quêteux.

— Pardon ?

— La taxe, je veux dire.

— C'est cher.

— Tenez, celui-là est bien moins cher.

— Ah ! Exactement dans mes goûts.

— Vous me voyez ravi d'illuminer votre journée.

— Il n'y a personne à la caisse ?

— Ah zut ! mon éditeur s'est absenté !

— Oh !

— Mais ne craignez rien. Je puis tout aussi bien faire la caisse.

— Ah bon ! Vous êtes autosuffisant.

— J'ai quand même besoin de clients.

— Ah ! mais je ne veux pas vous obliger à faire des choses qui elles-mêmes vous obligeraient à abandonner votre poste d'écrivain, fût-ce une minute ! J'ai le respect des créateurs, moi. Vous risqueriez de rater vos fans, qui vous prendraient pour un vulgaire caissier.

— Ne vous en faites pas pour ça. J'ai un moral à toute épreuve.

— Et puis non, laissez faire. Je repasserai tout à l'heure. Je trouve trop déshonorant qu'un écrivain doive quitter sa place.

— Nous ne sommes pas en chocolat, vous savez. Nous pouvons aussi exercer de rudes métiers.

— Quand même. Je reviendrai tout à l'heure. À plus tard.

— Bon, alors à plus tard.

C'est ça, à plus tard. Et surtout, ne nous embarrassons pas de déterminer quand sera ce « plus tard ».

On s'arrache cœur et cervelle pendant une éternité afin de produire un livre, et il se trouve toujours quelqu'un pour avoir fait la même chose et voler les clients. Des gens qui, bien souvent, écrivent sans réfléchir, n'importe quoi, qui réinventent la roue, alors que moi, j'y mets mon meilleur jus, et tout ça pourquoi ? Pour voir les clients s'arrêter à la table des autres ? Non, non. Décidément, il faut repenser la formule de ces salons du livre. Pourquoi pas une seule longue et étroite rangée qui serpente dans le palais des Congrès ? Les auteurs y figureraient en ordre alphabétique, et j'adopterais le pseudonyme d'Alain Allaire, et je serais un des premiers, et j'installerais un tourniquet qui bloque, et il y aurait... Aaah ! une main sur mon épaule !

— Excusez-moi, vous êtes l'auteur de ceci ?

— Oh ! Seigneur ! Faites-moi pas peur comme ça !

— Désolée. Ce sont des histoires de peur, n'est-ce pas ?

— En effet.

— C'est vrai que vous avez l'air méchant.

— C'est une façade. J'entretiens mon personnage. Entre vous et moi, regardez : je peux sourire.

— Tout comme Satan peut séduire.

— Euh... si on veut. C'est un genre qui vous plaît ?

— Le jour viendra où Dieu, de son bras long et puissant, cassera les crayons de ceux dont les écrits corrompent les esprits.

Le temps que je trouve un argument en ma faveur, la dame a appuyé ses mains sur la table et a approché son visage ridé du mien.

— Ô vous qui soulevez la violence, vous finirez dans le septième cercle de l'Enfer, plongé pour l'éternité dans un fleuve de sang bouillant.

Déjà, elle a tourné les talons pour se diriger vers une autre table, me laissant bouche bée. Et on dira après ça que la religion est en perte de vitesse... Tu parles d'une vieille chouette !

Mais cette idée de fleuve de sang... Pas mal du tout. Quelle belle scène ça pourrait faire! Enfin, une idée neuve! Finalement, mon crayon aura servi à quelque chose. Une idée, bon sang, une idée! Je jouis! Je...

— Tu veux-tu me signer un signet?

— Bonjour, petit chaperon rouge. Un signet? Ah! mais certainement! Tu aimes ça, les histoires épeurantes?

— Non. J'ai une collection de signets. Je peux en avoir un pour ma sœur aussi?

— Mais certainement. En veux-tu un pour ton poisson rouge?

— Il ne lit pas tes livres.

— Trop jeune?

— Pis, tu me le signes-tu?

— Et voilà!

— Merci. Babaye.

Ah! les jeunes! Pas même un mot sur la délicate question du point de vue de la narration, bien que...

Un jeune homme approche, l'air mal dans sa peau. Son front est luisant de sueur. Ses mains tremblent. Il jette des coups d'œil dans toutes les directions, surtout derrière lui. Il semble avoir repéré quelqu'un, se tourne brusquement vers moi.

— Un livre, vite!

Il prend le premier de mes titres, *Le drain carnivore*.

— Combien tu vends ça?

— Vingt piasses, plus la...

Il fouille fébrilement dans une poche bien gonflée, en ressort un billet de vingt dollars. De l'autre poche il extrait quelques huards, qu'il jette sur la table.

— Tiens. Merci, et salut!

— Tu veux pas une belle dédicace? Je suis rempli d'une verve sans pareille aujourd'hui.

Mais mon cher client est déjà loin. Sans courir, il va d'un pas très rapide. Il regarde dans ma direction au moment précis où deux hommes, veston et verres fumés bien ajustés, passent en coup de vent près de moi. Sans courir, ils vont d'un pas très rapide, l'œil vrillé sur mon client. Tout ce beau monde disparaît dans une allée perpendiculaire.

C'est ce moment que choisit mon éditeur pour revenir de sa tournée. Sans doute a-t-il assisté à la scène de loin, car il jubile.

— Un fidèle lecteur ? s'enquiert-il en déposant son café sur le comptoir.

— Oui, c'est ça. Dis donc, tu permets que j'aille aux toilettes ? Ça m'a énervé, tout ça.

— Allez, tu l'as bien mérité.

Porté par l'allégresse, peut-être aussi par la crainte de manquer un autre client, je n'ai jamais traversé un salon aussi vite. Dans le temps de le dire, je pousse la porte des toilettes, m'affaire au-dessus du troisième urinoir — mon chiffre chanceux —, et regagne le stand sans laisser le temps à mon éditeur de finir son café.

Sur la table, une surprise m'attend.

— Eh ! mais t'en as vendu un autre ?

— Non, j'en ai fait cadeau pour un tirage à la fin du salon. Rupture de stock, mon cher auteur, rupture de stock ! s'écrie-t-il.

— Quoi, il n'y en a plus en réserve ?

— Eh non ! C'est tout ce que j'avais.

— T'en as apporté seulement trois ?

— Eh bien, comme tu ne vends jamais de grandes quantités...

Et puis tu sais, j'aime voyager léger. En tout cas, c'est du beau travail. Tiens, je te libère !

— Attends ; il en reste quand même un. Aussi bien rester.

— De quoi tu auras l'air, avec un seul livre ?

— Mouais. T'as raison.

— Tu peux aller reposer en paix. Mission accomplie.

— Bon, à l'an prochain.